

Revue du Centre (Châteauroux)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Académie du Centre. Revue du Centre (Châteauroux). 1879-1895.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

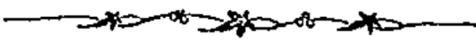
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

LES TERTRES

ET LA

BATAILLE DE BRETAGNE

Fin de la domination romaine dans la Gaule centrale.



I.

Le récit des historiens Jornandès et Grégoire de Tours, le nom du bourg de Bretagne et sa proximité relative de Déols, les nombreux cadavres trouvés lors de la construction de la voie qui mène de Levroux à Vatan par Liniez, nous avaient fait conjecturer que les tumulus du val de Bretagne nous serviraient de témoins pour prouver que là avait été le lieu de la bataille. Ces tertres pouvaient être, en effet, sinon de vastes ossuaires, au moins des tombeaux de chefs. Leur nombre le donnait à croire.

Les fouilles que nous avons faites nous ont apporté la conviction que Bretagne a été le théâtre principal du drame qui s'est joué, sur la fin du V^e siècle, entre les Bretons alliés, et les Visigoths envahisseurs. Le numismate et l'amateur de vieilles reliques n'auront pas grand intérêt à nous suivre dans le détail de ces fouilles ; elles nous ont laissé pauvre de métal et de poteries. Il est cependant nécessaire, pour inspirer confiance, que nous mettions à même de suivre nos recherches.

Le petit bourg de Bretagne est situé à 6 kilomètres

au nord de Levroux, entre les deux routes nouvelles qui mènent l'une de cette ville à Liniez, l'autre de Brion à Baudres et à Bouges. Avant la construction de ces deux routes, dont la dernière est achevée depuis deux ans à peine, aucune voie entretenue ne mettait en communication avec ce bourg qui n'a plus ni curé ni église depuis la Révolution. Le croisement des deux routes orme un X majuscule cassé à la jointure. Le petit val des tumulus se trouve dans l'ouverture nord-ouest, à mille pas du bourg environ, à 4 ou 500 de la route de Liniez, à huit ou neuf cents de celle de Bouges. Il est entouré et coupé en plusieurs endroits par un petit ruisseau qui prend sa source au-dessus du bourg, à l'orient, et qui roule ses eaux du côté de Bouges (au nord-ouest).

Le terrain noir, léger, sans cervelle, ressemblant assez à la tourbe, ne produit qu'un mauvais foin appelé dans le pays *servain*¹. L'herbe pousse à peine au-dessus des tumulus eux-mêmes et elle reste jaune, sans vigueur, sur ceux qui ont été rasés. Cette nature du sol autant que l'éloignement des voies de communication explique la longue paix laissée aux hôtes des tumulus.

Aussi n'est-ce pas sans éprouver quelques remords que nous avons vu apparaître sous les coups de la pioche les ossements respectés par tant de siècles.

Depuis le premier tumulus en partant de Bretagne jusqu'au dernier en allant sur Cicognolles, le val mesure environ 1200 à 1500 pas. Il n'a guère que cinq ou six cents pas de large à la naissance et cette largeur ne s'augmente pas sensiblement en descendant le ruisseau. Il reste encore sept ou huit tumulus vierges de la

1. Probablement du mot *servus*, esclave, serf; foin aussi mauvais que les serfs ou bon pour eux seulement.

main de l'homme : à peu près autant ont été coupés, diminués dans un sens ou dans un autre ; d'autres enfin ont entièrement disparu ; mais un espace circulaire où la végétation est morte montre la place où ils ont été.

Cette circonstance jointe à la présence de la chaux nous avait induit à croire qu'on avait entassé là de nombreux cadavres. Le premier tumulus que nous abordâmes nous confirma dans cette opinion.

Il avait été entamé il y a dix-neuf ans par le fermier des Caves, domaine appartenant à M. Johannet, de l'Académie de Sainte-Croix, à Orléans. On y avait trouvé « un moule à balles, un couteau qui ne se fermait pas et des ossements ».

On n'a pu nous montrer les objets, passés en des mains étrangères. Les explications peu nettes nous ont appris que le couteau était un poignard ; pour le moule à balles, il ressemblait « à un pistolet » et c'étaient des connaisseurs de campagne, anciens soldats, ou malins, qui avaient déclaré que c'était un moule à balles. Je n'en pus savoir davantage. L'opinion des paysans était aussi que la terre blanche mêlée à la terre noire des tumulus, était de la chaux. Je le croyais moi même ; puis je m'imaginai en rencontrant de petits os dans ce mélange, que c'étaient des ossements décomposés, de la chaux humaine ; l'hypothèse n'était pas inadmissible. Mais tandis que deux fossoyeurs sapaient le tumulus par sa base en continuant la brèche ouverte dix-neuf ans auparavant, d'autres l'attaquaient par le sommet, et à un pied et demi de profondeur à peine¹, ils découvrirent un cadavre

1. Il est bon de dire que les pluies et le temps ont nécessairement déprécié le tumulus et affaissé le terrain ; les deux plus grands que nous avons ouverts avaient encore conservé deux ou trois mètres d'élévation, sur quinze ou vingt mètres de diamètre.

nu dont les longs ossements et les dents magnifiques dénonçaient un superbe jeune homme ; du reste, aucun fer, aucune poterie ; rien que le corps ou plutôt les os principaux, une portion du crâne, quelques doigts de la main, des dents et le devant de la mâchoire inférieure dans son entier. Nous abandonnâmes la tranchée pour creuser le milieu en forme de puits. Rien ne venant satisfaire notre désir de chercheur, nous abandonnâmes momentanément ce tumulus, et le tumulus voisin, le plus grand de tous, fut attaqué. On le prit par la tête, sans ouvrir de tranchée. Un petit bassin d'un pied de profondeur, long d'un mètre environ, sur lequel l'herbe avait repoussé, couronnait le sommet. C'était une preuve qu'on avait quelque peu creusé et que probablement on avait enlevé un corps comme celui que nous venions de trouver dans le tertre précédent.

Un ou deux os découverts au premier coup de pioche avec un petit morceau de poterie portant encore deux lettres par dessous, corroboraient cette manière de voir. Les ouvriers creusèrent un vaste puits avec ardeur. A trois ou quatre pieds de profondeur, le fer frappa sur la pierre. Jusque-là la terre avait été noire, et aucune trace de terre blanche ou de tuf n'avait apparu.

Le pic ayant soulevé quelques pierres, la chaux fut visible. Je pris soin de faire déblayer la maçonnerie grossière qui était évidemment la tombe ; elle était tout à fait primitive, faite de pierres plates ramassées dans les champs, nullement taillées, et de quelques pierres plus épaisses reconnues par les ouvriers pour être des pierres de Levroux. Le caveau à peu près circulaire pouvait avoir trois mètres de diamètre à la base.

Le corps était au nord-ouest, regardant Levroux, assis probablement, d'après la position de la calotte du crâne

et des os de la jambe retrouvés. Il était assis sur des pierres plates juxtaposées sur la terre et écrasé sous la voûte affaissée.

Le sang avait donné sa couleur et une odeur particulière aux pierres sur lesquelles reposait le corps.

Le mortier semblait n'être qu'un mélange de chaux et de terre noire dont on avait fait un grossier ciment.

Le corps était seul. Au-dessus du tombeau et au-dessus de la tête du défunt, des ossements d'oiseau avaient été mis là par intention ou par mégarde.

Du reste, là encore point d'armes, point de médailles, de poteries ; rien autre chose que la grossièreté de l'ouvrage pour indiquer l'époque de la sépulture ou la hâte apportée au travail.

Dans cette masse de terre nous n'avons même trouvé ni une feuille, ni un morceau de bois, ni une pierre autre que celles de la maçonnerie, aucune matière enfin étrangère à la terre du sol.

Que pouvons-nous conclure ?

Difficilement que ce corps fût celui d'un guerrier ; encore moins que ce fût celui d'un chef breton.

Il était bien là seul couché sous 1200 mètres cubes de terre, bien caché aux regards, bien préservé contre la violation de son repos, mais bien enseveli dans une nuit mystérieuse.

A ce moment j'oubliai la bataille et je cherchai une autre raison aux tumulus. Avec un peu d'imagination et une teinture légère de ce qu'on appelle aujourd'hui avec un aplomb ravissant la science des temps préhistoriques, les hypothèses sont faciles.

En rapprochant l'originalité de cette sépulture, la grossièreté de la maçonnerie, le fait de la trouvaille d'un poignard et d'un corps nu sur le haut du tumulus, le bassin

creusé sur le second tumulus et qui révélait probablement avec les deux os oubliés la présence d'un corps sur cette tombe, j'étais amené à penser que cette terre de Bretagne était un cimetière gaulois fort ancien, où étaient ensevelis les membres d'une tribu ou peut-être ses chefs, ses druides.

Peut-être était-ce le lieu de sépulture d'un collège druidique. Bretagne est, en effet, entre Liniez, Moulins, Gabbatum, Brion, vieilles terres gauloises. Moulins et Liniez conservent encore des pierres levées ; le dernier village a même deux tumulus dont un seul, il est vrai, pouvait être comparé aux tertres modestes de Bretagne, l'autre étant une masse gigantesque.

Enfin au-dessus de la vallée, sur la pointe du coteau de Cicognolles, s'élevait il y a quarante ans un dolmen qui fut malheureusement détruit par un régisseur de M. Masson de Montalivet.

Dans cette hypothèse, le corps nu trouvé au-dessus du tumulus aurait été celui d'une personne immolée sur le corps du druide ou du chef de famille, le poignard aurait servi au sacrifice. Ce n'étaient pas en tout cas des tombeaux de Romains.

Les Romains ne mettaient que leurs chefs sous les tertres et ils leur laissaient leurs armes. Ils n'en auraient point eu d'ailleurs en si grand nombre et en tel endroit.

Les barbares à plus forte raison n'auraient point élevé tant de tombeaux, pour que chacun n'enfermât qu'un seul homme.

Je me l'avouais cependant, je n'avais preuve de rien ; tel était le résultat de ma première tentative.

J'en étais à regretter que mes ressources ne me permissent pas de remuer toute la terre des douze ou quinze tumulus encore debout pour pouvoir y trouver un témoin

parlant d'argile, de silex ou de fer, quand une seconde tentative me convainquit que je ne trouverais pas autre chose que des os et des pierres plates. Les premiers jours d'octobre je me rendis de nouveau à Bretagne en compagnie du colonel d'Auvergne avec quatre ouvriers, dont trois vieillards, appartenant à cette commune elle-même. J'y gagnai d'avoir des renseignements ignorés de moi jusque-là. Je plaçai deux terrassiers à chacun des deux tumulus déjà effondrés. Ils ouvrirent une large tranchée de deux ou trois mètres, perpendiculaire à la première pour l'un des tumulus et débouchant pour l'autre sur l'immense excavation circulaire d'où nous avions extrait les pierres superposées en voûte tombale.

Dans cette dernière tranchée on ne trouva absolument rien, mais le tour du caveau ayant été mieux déblayé, on vit qu'il avait une forme ovale, les deux pointes allant du nord au midi, et que la chaux avait été simplement jetée en dehors et par-dessus les pierres de la voûte, soit pour lui servir de crépissage, soit pour empêcher les miasmes putrides de traverser la terre nouvellement remuée. Ce qui nous avait semblé d'abord un ciment n'était que la pénétration progressive de la terre dans la chaux non séchée.

Nous retrouvions d'ailleurs la chaux partout où apparaissaient des ossements. Dans l'autre tumulus, en effet, la pioche mit à nu quatre corps sur un même plan horizontal et sur deux lignes, les pieds de l'un touchant la tête de l'autre, les têtes du côté du nord, les pieds vers le midi ou vers Levroux. Quand je parle de quatre corps, j'entends des restes aux trois quarts consumés, mais suffisamment espacés ou conservés pour qu'on pût distinguer les différents squelettes. Chacun

de ces corps était accompagné de cinq ou six pierres plates qui probablement appuyaient la tête : la couche horizontale sur laquelle ils reposaient était tapissée de chaux dans toute sa longueur. A cet endroit nous trouvâmes un petit pied d'un pot d'argile grossière semblable à ces pots à trois pieds que l'on met devant le feu dans nos campagnes pour faire bouillir l'eau, ce qu'on appelle pot-au-feu. Ce reste a à peine trois centimètres de long, mais la profondeur où il a été trouvé montre qu'il appartenait à l'époque où vivaient les personnes enfouies dans les tumulus : les traces de feu sont visibles : il est brûlé à force d'usage ; deux ou trois morceaux de tuile ou de brique d'origine gallo-romaine accompagnaient ce morceau minuscule. C'était tout dans ce genre. A un demi-pied du sommet, les tuiles étaient moias rares mais de provenance moderne. Là-dessus j'entendis faire une remarque très juste à l'un de nos travailleurs qui venait de goûter complaisamment la poussière blanche pour s'assurer que c'était bien de la chaux :

« Les petits bergers, nous dit-il, s'amuseut souvent sur les mottes à creuser des trous, à bâtir des maisonnettes et ces tuiles de notre époque ont été enfoncées par eux. » La réflexion était sensée : elle me fit penser qu'un premier fragment d'argile peinte et vernie trouvé presque à la surface du plus grand tumulus, au lieu d'avoir été jeté là avec les terres, pouvait bien y avoir été introduit postérieurement, ou à l'avenant.

Je commençais à être désespéré en voyant le peu de résultat de nos recherches et l'immensité du travail à faire pour déblayer tout ce terrain. Mais la conversation engagée continua et voici ce que j'appris : Non seulement on avait rasé il y a une trentaine d'années un tumulus

sur un terrain du colonel d'Auvergne, ce que le colonel n'ignorait pas, sans pouvoir dire si on avait fait quelque trouvaille intéressante ; mais il y a douze ans, un brave homme qui avait affermé un pré communal, rasa trois tertres dont on nous indiqua la place ; il n'y trouva comme nous que des ossements en quantité, de la chaux et quelques pierres. Nous ne pouvions donc espérer trouver plus dans les autres tumulus ; il était bien établi aussi que de nombreux cadavres avaient été entassés sous chacun de ces tertres et qu'ils y avaient été consumés par la chaux, le temps et l'humidité. Il était facile de remarquer, en effet, que plus nous nous approchions du sol, plus les ossements étaient informes et corrompus. En continuant de fouiller nous en trouvâmes encore beaucoup d'autres accompagnés toujours de quelques pierres, mais nullement liés les uns aux autres.

Les autres tertres étant moins élevés, ils en devaient moins contenir. Mais comme il en reste encore intacts ou dégradés une quinzaine, qu'on aperçoit toujours la trace d'un nombre non moins considérable, qu'il est plus que probable que la trace de beaucoup d'autres a disparu, ceux dont on voit la forme circulaire étant les derniers détruits, il n'est pas exagéré d'en fixer le minimum à cinquante tout en admettant que le nombre pouvait s'en élever à une centaine. En mettant la moyenne des cadavres à vingt-cinq ou trente par tertre, nous obtenons un chiffre de plusieurs milliers de cadavres. Bretagne n'a jamais été un bourg assez considérable pour qu'autant de corps aient été ensevelis à une époque préhistorique dans son vallon. Les morceaux de briques et de tuiles retrouvés dans les tumulus démontrent que les tumulus n'ont pas été élevés avant l'époque gallo-romaine. A cette époque et auprès d'une ville assez considérable

comme Levroux, on n'ensevelissait pas les morts dans des tumulus. La population de Gabatum était chrétienne. A supposer que les habitants de la campagne fussent encore païens, ils n'étaient pas assez nombreux à Bretagne — où dans la terre arable tout près du vallon des tertres, les ouvriers m'ont dit avoir découvert une urne pleine de cendres et d'ossements calcinés, il y a une douzaine d'années, — pour avoir un cimetière d'un kilomètre de longueur ; ils n'auraient point choisi un terrain marécageux, ayant le temps devant eux pour chaque sépulture. En effet, il ne faut point chercher dans un usage ethnique la raison de l'ensevelissement de ces corps dans des tumulus qui n'avaient, sauf deux, qu'une dizaine de pas de diamètre. On la trouve dans la nature du sol. J'eus la curiosité, les fouilles arrêtées dans les deux grands tumulus, de faire creuser les emplacements jaunis des tumulus disparus. A un pied nous rencontrâmes l'eau ; il en est ainsi dans tout le vallon souvent inondé quand les eaux montent. Par conséquent, même au moment des chaleurs, il n'y avait pas possibilité de creuser le sol. On avait jeté sur la terre un tapis de pierres plates ramassées sur les champs d'alentour, on y avait joint quelques pierres taillées, de rares débris de tuiles et de briques pris aux murs de la ville voisine dont l'existence est attestée par l'urne récemment découverte ¹, ou à la voie romaine de Gabatum à Chabris, laquelle passait tout à côté ; on avait jeté les corps les uns à côté des

1. Le paysan qui a découvert cette urne en même temps que quelques pièces de monnaie et des *frillons* (*sic*) de cuivre, n'ayant fait aucun cas de sa découverte, a tout remis en terre sauf les pièces égarées par ses enfants ou rachetées par feu M. Lemaigre. Il sera peut-être possible de les retrouver.

autres, en leur donnant un oreiller de pierres, et il avait bien fallu les couvrir de terre.

Le grand tumulus qui seul renferme une espèce de construction avait été destiné à un chef. Nul endroit n'était plus favorable à cette besogne que le terrain marécageux qui avait vu le centre probable de la bataille. On peut ajouter qu'il était assez dans les habitudes de certains peuples barbares, comme on s'en convainc par les tumulus de Russie et de Suède, de couvrir leurs morts de terre, et que les Visigoths vainqueurs ayant eu seuls le temps d'ensevelir si soigneusement leurs morts, s'étaient souvenus des antiques usages de leurs ancêtres ; mais cela n'est nullement nécessaire. Bien que vainqueurs et campant sur le champ de bataille assez longtemps pour laisser les débris de l'armée ennemie s'échapper, les Visigoths n'y voulaient point rester éternellement. Ils enterrirent les morts sur place, dans l'endroit le plus facile à creuser, et la surface du sol étant seule attaquable, on enleva cette surface dont on enveloppa les cadavres entassés. Voilà l'explication plausible et nullement problématique.

Elle est appuyée non seulement par les données historiques rappelées plus haut, mais par tous les noms des pays environnants.

Voici donc ce qui est certain : Sur la fin de l'empire romain, 12,000 Bretons venant au secours d'Anthémuis, sous la conduite de Riothim, furent arrêtés dans leur marche et taillés en pièces aux environs de Déols par une armée de Visigoths bien supérieure en nombre et qui ne s'était portée au-devant d'eux que pour empêcher leur jonction avec les troupes impériales. Les Bretons étaient venus par la Loire ; leurs débris se rallièrent autour du roi des Burgondes ; les Visigoths vainqueurs ne les poursuivirent pas et retournèrent dans le Midi.

Tel est le témoignage de Jornandès et de Grégoire de Tours.

Or la commune de Bretagne n'est guère qu'à quatre lieues de Déols en suivant l'ancien chemin de grande communication qui va de Châteauroux à Chabris en passant par Coings et qui a remplacé probablement quelque voie romaine ayant la même direction. A cheval sur cette voie probable et sur la voie romaine de Gabatum à Chabris, cette localité était infailliblement traversée par une armée battant en retraite sur le Cher et sur la Loire.

La marche des Bretons est indiquée par les noms de la Berthenoux (*Britonica*) et de Bretagne (*Britonia*). Les deux armées ennemies se rencontrèrent; il y eut peut-être à la Berthenoux un combat d'avant-garde, mais la bataille décisive eut lieu à Bretagne, il n'y a pas à en douter.

Ces milliers de cadavres entassés sous les tertres sont, nous l'avons dit, la preuve indéniable d'un important fait d'armes. Le combat ne peut avoir été livré avant l'invasion romaine; les briques mêlées aux ossements en font foi; il n'a pas été livré au moyen âge, il est peu d'exemples alors de rencontres guerrières où tant d'hommes soient restés sur le champ de bataille; et ces exemples ont été consignés par l'histoire.

Ainsi l'histoire, les noms, la situation stratégique du val des tertres, tout nous ramène au fait d'une grande bataille et au souvenir des Bretons.

Le plateau de Cicognolles, qui forme le chevet de la vallée, était admirablement propice comme position défensive. Adossé sur les bois de Bouges et de Liniez, faisant face du côté du sud-est et du sud aux voies romaines de Brion à Gabatum, de Déols et de Gabatum à Chabris, il était flanqué à l'ouest par cette dernière et

gardé du même côté comme en avant par deux petits cours d'eau et des vallées marécageuses.

Au fond du val des tombeaux, le ruisseau de Bretagne fait un léger coude vers l'occident pour remonter ensuite vers le nord, joint alors à un autre ruisseau qui prend sa source près de la ferme de Maurepas (commune de Liniez), et longe en ligne droite, l'espace d'une 1/2 lieue et dans sa partie septentrionale tournée vers Bretagne et Châteauroux, le coteau de Cicognolles.

Sur la pente occidentale de ce plateau, proche les deux ruisseaux réunis est le domaine de l'Écosse, en bas celui du Casson et enfin le domaine des Abîmes entouré de plusieurs fondrières.

C'est là évidemment à l'ombre de l'ancien menhir situé au coin nord-ouest du plateau de Cicognolles et bien fait pour tranquilliser l'esprit superstitieux encore des Bretons, à supposer qu'ils fussent chrétiens pour la plupart, que se dénoua la terrible et sanglante tragédie. Poursuivis par les Visigoths et cherchant à regagner le Cher et la Loire par la voie de Chabris, Riothim et ses Bretons furent atteints à l'entrée du bassin du Cher, au nord de Gabatum, ville gallo-romaine, qui dut, selon les mœurs du temps et le caractère actuel de ses habitants, garder la plus stricte neutralité.

Les Visigoths vainqueurs, sans songer à poursuivre les vaincus et avant de retourner sur leurs pas, prirent soin d'ensevelir leurs morts. Les tumulus furent élevés par eux. Les Bretons dispersés n'auraient eu ni cette envie ni ce loisir ; ils avaient hâte de fuir et de se rallier au loin. Les vaincus furent-ils confondus avec les vainqueurs dans le lit de mort, ou furent-ils jetés dans les fossés et les fondrières, abandonnés sur les chemins et dans les bois aux bêtes sauvages ? Mystère que la

trouvaille d'armes ou de pièces de monnaie n'éclaircirait pas, car ce seraient des produits du pillage.

Mais la nature des tumulus, sur un tel sol, leur volume, leur forme, leur nombre, la chaux et la multitude d'ossements qu'ils renferment, la nudité absolue des cadavres, le nom de *Bretagne*, celui de l'*Écosse*¹, du *Casson*, des *Abymes*, des *Caves* même, comme les données de l'histoire et la position stratégique de ce lieu, exceptionnelle pour la circonstance, tout prouve que cette vallée a été le théâtre d'une épouvantable catastrophe militaire.

Nous allons essayer de reprendre le récit de la campagne et d'établir la physionomie de cette lutte inégale et suprême qui mit fin à la domination romaine dans la Gaule.

1. On pourra se demander comment ce nom des Scots a été ainsi francisé, mais la même question est à poser pour le mot de Bretagne. Les moines ou les curés qui faisaient les actes ont suivi dans la traduction les progrès de la langue française. Les tabellions les ont imités. Il n'y a pas d'autre explication.

(A suivre.)

V. HUGUENOT.

